



«La vie choisit ce que je dois écrire, moi, je choisis la manière de le faire» Entretien avec le Chinois Yan Lianke qui s'attaque au Grand Bond en avant

YAN LIANKE *Les Quatre livres*

Traduit du chinois par Sylvie Gentil

Picquier | 412 pp | 20 80 €

Il y eut un soir, il y eut un matin. Voici que Dieu sépare la lumière des ténèbres à la première page du nouveau roman de Yan Lianke, et qu'un enfant revient sur Terre. «L'Enfant du ciel» est le premier des *Quatre livres* annoncé par le titre. On ne s'attend pas à semblable religiosité de la part d'un romancier chinois, mais Yan Lianke a lu une traduction de la Bible à 16 ans, et rêvait de reconstituer cette langue étrangère. *Les Quatre livres*, qui contient un texte de propagande et une méditation philosophique, est sur tout constitué d'un livre recit, intitulé «Le Vieux lit» l'œuvre de «l'Écrivain», envoyée à la campagne avec d'autres intellectuels lors du Grand Bond en avant. Entre 1959 et 1961, la folie maoïste réclame des rendements agricoles aberrants et une industrialisation forcée entraînant la famine et plus de 36 millions de morts. Comme il l'a fait dans *les Jours*, *les Mois*, *les Années* et *le Reve du village des Ding*, Yan Lianke mêle l'allégorie et l'observation concrète pour raconter le cauchemar (voir *Libération* du 8 mars 2007 et du 30 décembre 2009). Dans le camp de «nouveauté» de la zone 99, l'Enfant

«Le réalisme n'est plus capable d'influer sur la réalité chinoise. Nous ne pouvons pas rendre la complexité et l'absurdité de ce qui se passe en Chine au moyen du réalisme.»

applique les consignes avec une hystérie de dictateur. Les intellectuels sont prêts à tout pour collectionner les gommettes des petites étoiles rouges qui sont autant de promesses d'heures de liberté. Le chantage les maintient dans un état dantesque de terreur et d'asservissement.

Yan Lianke, né en 1958, auteur reconnu souvent censuré, était de passage à Paris au mois d'octobre, juste au moment de l'attribution du Nobel.

Que pensez-vous du prix Nobel de littérature attribué à Mo Yan ?

Je suis très content, car Mo Yan est un très bon ami à moi, d'une part, et parce que c'est un très bon écrivain. Mais ce qui m'importe encore davantage, c'est que ce prix va permettre à la littérature chinoise en général d'être plus lue dans le monde.

On entend beaucoup de voix discordantes et critiques à l'égard de ce choix.

Je pense que ce sont des voix importantes. Mais Mo Yan a créé sa propre voie à mi-chemin entre la tradition chinoise classique et la modernité occidentale. Même si le personnage peut porter a

polemique, s'il n'était pas un bon écrivain il n'aurait pas eu le prix. C'est un prix attribuée à la littérature et qui n'a rien à voir avec la politique. C'est comme pour Mario Vargas Llosa. Son prix entraîne des discussions, mais c'est en fonction de sa stature littéraire qu'il l'a eu.

Pourquoi avez-vous choisi, pour les Quatre livres, la figure christique de «l'Enfant» ?

J'aurais dû mal à expliquer comment m'est venu ce personnage. Ce qui me fascinait était d'inverser la logique qui prévaut habituellement, d'en faire un enfant dont on ne connaît pas les parents, dont on ne sait pas d'où il vient. Il s'agit d'une figure chrétienne, oui, bien sûr, la mystique catholique l'a inspirée en partie. Mais aussi, en Chine, toute une tradition veut que le héros ne soit pas humain comme dans la Grèce antique. Cet enfant a quelque chose d'hitlerien dans sa manière de dire : «faites ce que je vous dis, sinon je n'ai plus qu'à me tuer, supprimez-moi». C'est un héros effrayant.

J'ai écrit un long article l'an dernier à propos de l'écriture, intitulé «La découverte du roman» où je propose une notion qui serait «la mystique du réel», sur l'alliance du spirituel et de la réalité. Il y a d'autres éléments que ce terme de «réalisme mystique» recouvre, d'autres détails. Par exemple, dans mon roman, ces petites fleurs rouges que reçoivent les intellectuels en récompense. Ce système de récompense relève de l'infantilisation ?

Dans toutes ces révolutions qui à traversées la Chine depuis un siècle, il y a eu infantilisation des intellectuels, on les a fait jouer. En même temps, on leur a fait subir cette transformation par les moyens les plus durs. Par exemple, le personnage de l'écrivain, qui fait pousser du ble épais comme du maïs et l'engraisse de son propre sang, ce rendement qu'on lui demande, c'est comme un jeu, ça n'existe pas. Qu'un écrivain se transforme en une chose aussi faible, obéissante et malléable, c'est un phénomène que cet épisode rend lisible. **Il y a l'Écrivain, le Religieux, ou Musicien a aucun moment de l'écriture, les personnages n'ont eu de nom ?**

A aucun moment. C'est comme la dispartition de l'humain.

Pourquoi écrire sur la période du Grand Bond en avant ?

J'ai écrit beaucoup de romans dans la tradition réaliste, jusqu'à *Jours*, *les Mois*, *les Années*, qui s'en éloignent complètement. J'ai écrit des romans à la fois réalistes et fantastiques. Plus ça allait, plus je découvrais que la réalité chinoise était d'une énorme complexité, qu'il

était impossible de l'évoquer sans créer un nouveau style littéraire. D'*Bons Baisers de Lemme* ou *le Reve du village des Ding*. Dans ces romans, il y a encore une logique, une causalité, proches de celles de l'existence. C'est la vie qui me les a inspirés, mais quelque chose faisait que je devais les écrire d'une certaine manière. La vie choisit ce que je dois écrire, mais moi, je choisis la manière de le faire.

Un livre raconte ces années du Grand Bond en avant. *Stèles* (1). Il dit ce qui s'est passé. Mon livre dit pourquoi et comment, c'est la façon dont j'ai écrit qui transmet la réalité, mieux que si je l'avais rédigé comme un documentaire.

Votre famille a-t-elle connu la famine ?

La famine, nous l'avons connue, les aliénements de hauts fourneaux, nous les avons vus à côté du village. Les miens devaient manger de la terre, il n'y avait rien d'autre. Pourquoi, à l'époque, n'avez-vous rien entendu de la part des intellectuels ? C'était exprime de manière simple et juste par ma mère, une illettrée comment a-t-on pu être assez stupides pour croire à ces choses impossibles, qu'on allait pouvoir fabriquer de l'acier en fondant n'importe quoi ? Et comment se fait-il que des scientifiques, des gens cultivés ont pu le croire ? C'est la question, plus complexe qu'une description, que pose le livre.

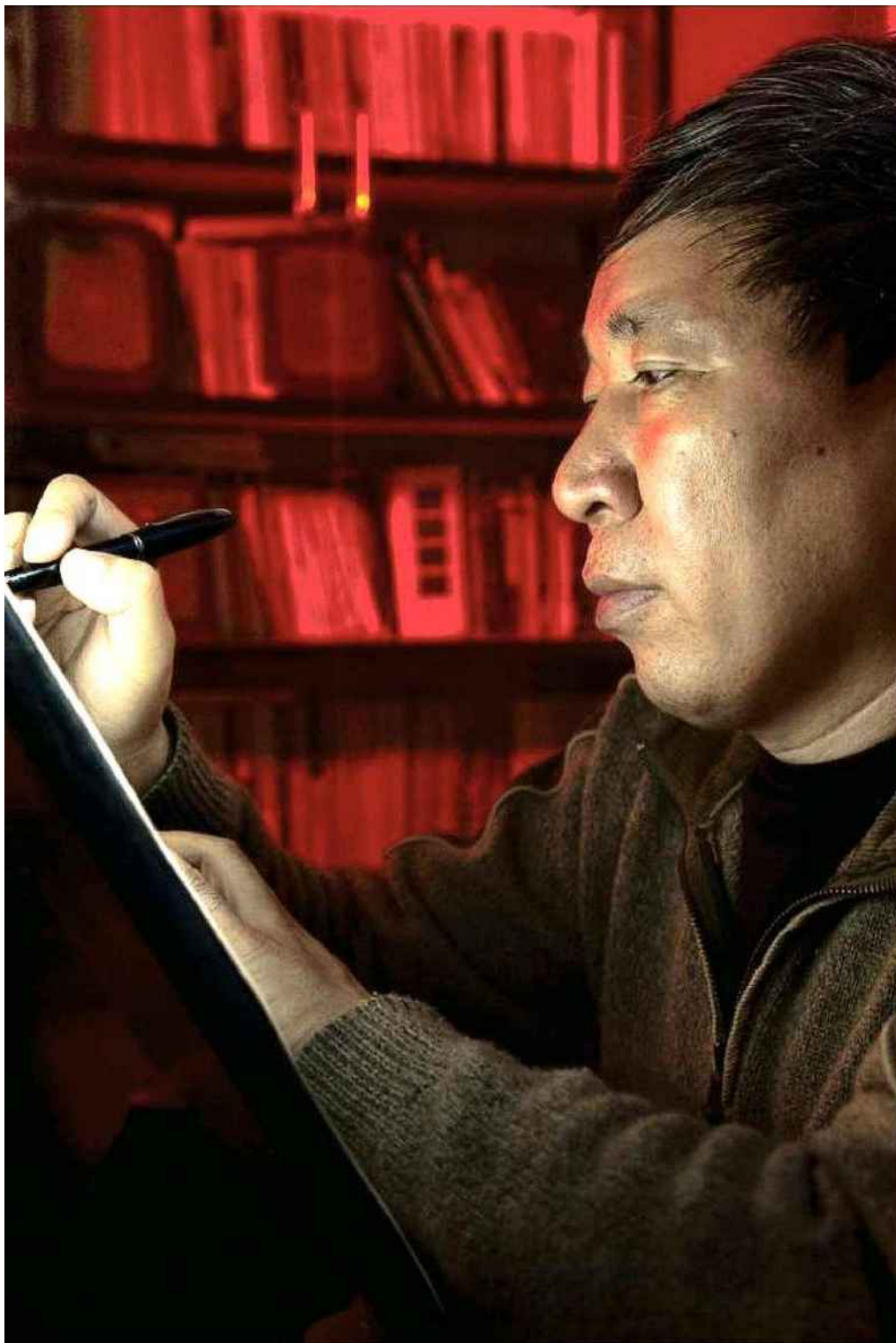
Comment s'est passée l'édition de votre livre, finalement paru à Hongkong ?

En Chine il n'y a pas d'agent, on présente soi-même son livre à des éditeurs. J'ai présenté le mien à des éditeurs amis, qui l'ont refusé, puis à une entreprise, qui l'a proposé en vain à une vingtaine de maisons d'édition. Plusieurs d'entre elles ont sorti certains de mes livres, mais celui-ci, du fait des discussions soulevées, ça ne s'est pas fait. Si cela avait été quelqu'un d'autre, il serait peut-être sorti. On inspecte mes livres de plus près.

Vous saviez qu'il poserait problème ?

Je n'y ai pas pensé, ce n'était pas mon problème de savoir si ça en poserait. Ces choses sur lesquelles on ne peut pas écrire, comme la grande famine, beaucoup de romans en ont parlé, mais si c'est moi, ça ne va pas. Ce n'est pas uniquement la question du contenu, le fait que je parle de la répression antidroitière, ou du Grand Bond en avant. C'est la manière dont c'est écrit, et la structure. Les gens ne comprenaient pas, ils s'inquiétaient de l'avis des contrôleurs, de la façon dont les lecteurs réagiraient. De manière générale, les gens aiment les livres réalistes. Je pense que le réalisme n'est plus capable d'influer sur la réalité chinoise. Nous ne pouvons pas rendre la complexité et l'absurdité de ce qui se passe en Chine au moyen du réalisme.

Quelque chose vous pousse à traiter des



Yan Lianke
à Pékin, en 2007.
PHOTO GILLES SABRIE

sujets qu'on ne peut pas aborder ?
Pas forcément. Je veux complètement libérer mon imaginaire, et c'est ça qui pose problème. Entre ce que l'on vous permet d'écrire ou pas, quand on autorise un certain domaine, c'est comme si on enfermait votre imaginaire à l'intérieur. J'ai 55 ans, je n'ai pas énormément d'années devant moi. A

partir d'un certain âge, cela devient trop dur d'écrire comme je le souhaite, alors je veux utiliser le temps qu'il me reste, pour écrire ce que personne d'autre ne pourra – ni ne voudra – écrire.

Recueilli par **CLAIRE DEVARRIEUX**

(1) «Stèles: la grande famine en Chine, 1958-1961», de Yang Jisheng («Libération-le Mag» du 29 septembre).

ae7f1154559b0880482144ef410053524386415187185247